PAULINE GILL

La cordonnière

GRANDS ROMANS

TYPO

COLLECTION FONDÉE EN 1984
PAR ALAIN HORIC
ET GASTON MIRON

TYPO bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

LA CORDONNIÈRE

DE LA MÊME AUTEURE

La porte ouverte, Montréal, Éditions du Méridien, 1990.
Les enfants de Duplessis, Montréal, Libre Expression, 1991.
Le château retrouvé, Montréal, Libre Expression, 1996.
Dans l'attente d'un oui, Montréal, Édimag, 1997.
La cordonnière, Montréal, VLB éditeur, coll. « Roman », 1998.
La jeunesse de la cordonnière, Montréal, VLB éditeur, coll. « Roman », 1999; Typo, coll. « Grands romans », 2010. »
Le testament de la cordonnière, Montréal, VLB éditeur, coll. « Roman », 2000.
Et pourtant elle chantait, Montréal, VLB éditeur, coll. « Roman », 2001.
Les fils de la cordonnière, Montréal, VLB éditeur, coll. « Roman », 2003.
Marie-Antoinette, la dame de la rivière Rouge, Montréal, Québec Amérique, 2005.
Docteure Irma, t. I: *La louve blanche*, Montréal, Québec Amérique, 2006.
Dans les yeux de Nathan, Moncton, Bouton d'or d'Acadie, 2006.
Le miracle de Juliette, Montréal, Éditions Phoenix, 2007.
Évangéline et Gabriel, Montréal, Lanctôt éditeur, 2007.
Docteure Irma, t. II: *L'indomptable*, Montréal, Québec Amérique, 2008.

PAULINE GILL

La cordonnière

roman

TYPO
Une compagnie de Quebecor Media

Éditions TYPO
Groupe Ville-Marie Littérature
Une compagnie de Quebecor Media
1010, rue de La Gauchetière Est
Montréal, Québec H2L 2N5
Tél. : 514 523-1182
Téléc. : 514 282-7530
Courriel : vml@sogides.com

Illustration de la couverture : Takeshi, colagene.com
Maquette de la couverture : Martin Roux

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada
Gill, Pauline
La cordonnière : roman
(Grands romans)
Éd. originale : Montréal : VLB, 1998.
Publ. à l'origine dans la coll. : Collection Roman.
ISBN 978-2-89295-306-0
1. Du Sault, Victoire, 1845-1908 - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.
II. Collection : Grands romans.
PS8563.I479C67 2010 C843'.54 C2010-942135-3
PS9563.I479C67 2010

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

• Pour le Québec, le Canada
et les États-Unis :
LES MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél. : 450 640-1237
Téléc. : 450 674-6237
*Filiale du Groupe Sogides inc. ;
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

• Pour la Belgique et la France :
Librairie du Québec / DNM
30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris
Tél. : 01 43 54 49 02
Téléc. : 01 43 54 39 15
Courriel : direction@librairieduquebec.fr
Site Internet : www.librairieduquebec.fr

• Pour la Suisse :
TRANSAT SA
C.P. 3625, 1211 Genève 3
Tél. : 022 342 77 40
Téléc. : 022 343 46 46
Courriel : transat@transatdiffusion.ch

Pour en savoir davantage sur nos publications,
visitez notre site : **www.edtypo.com**
Autres sites à visiter : www.edvlb.com • www.edhexagone.com
www.edhomme.com • www.edjour.com • www.edutilis.com

Toute reproduction interdite sans le consentement des éditeurs concernés.

Dépôt légal : 4e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010
Bibliothèque et Archives Canada

© 2010 Éditions TYPO et Pauline Gill
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-89295-306-0

Je dédie ce livre aux nombreux descendants des familles Dufresne, Dussault et Desaulniers, ainsi qu'à ma fille Karine et à toutes les jeunes femmes qui ont l'audace de croire en l'avenir et en elles-mêmes.

Huit années de recherches, de travail assidu et de foi invincible n'auraient pu être couronnées de succès sans mes parents, mes amis et tous ceux qui ont su m'apporter leur chaleureuse complicité.

Chapitre premier

De la cuisine d'été, au lendemain des noces, Georges-Noël regardait venir la nouvelle mariée au bras de son fils aîné. Des larmes voilèrent le bleu de nuit de ses yeux et une inquiétude qui tournait à l'angoisse lui serra la gorge. Pour cause, Victoire Du Sault, cette femme qu'il avait lui-même rêvé d'épouser, venait habiter dans sa demeure.

Fidèles à la tradition, nombre d'invités ne retourneraient chez eux qu'après le grand déjeuner offert, cette fois, par les parents Du Sault au domicile des nouveaux époux. « Vive les mariés ! » clamaient les hommes rassemblés sur la galerie, alors que leurs femmes, sous un soleil timide de fin d'octobre, ramenaient le jeune couple de chez les Duplessis où il avait passé la nuit.

Accrochée au bras d'un mari à l'allure triomphante, Victoire, dont la silhouette avait fait tourner les têtes, empruntait aux coloris pêche de son corsage la quintessence du fruit fraîchement cueilli. Dans l'éclat de ses prunelles couleur de noisette, Thomas Dufresne, fier de ses dix-huit ans, puisait un gage d'éternité pour ce bonheur né de leur union. La dernière danse de sa bien-aimée dans les bras de Georges-Noël avait-elle, la veille au soir, avivé sa jalousie et

semé le doute dans son esprit que l'amour dont Victoire l'avait comblé, la nuit venue, lui avait rendu sa sérénité. Pourquoi s'inquiéterait-il ? N'était-il pas le seul de tous les soupirants de la belle cordonnière à l'avoir conquise, et ce en moins de six mois de fréquentations ? « De quoi être fier de toi, mon Thomas », lui avait déclaré son ami Nérée Duplessis.

Ignorant totalement de l'intrigue amoureuse qui s'était jouée pendant plus de trois ans entre son père et celle qu'il venait d'épouser, Thomas avait imputé à de simples écarts d'humeur les incidents qui étaient survenus chaque fois qu'il avait été question de sa relation avec Victoire Du Sault. D'un naturel agréable et peu porté à scruter les intentions de tout un chacun, il les avait considérés comme des futilités en regard du prestige et des nombreux privilèges que lui apportait le fait d'épouser une femme de dix ans son aînée. Et lorsque Madeleine, la mère de Georges-Noël, conviée comme il se devait à ce déjeuner, désapprouva vertement que ce dernier eût consenti à héberger le jeune couple sous son toit, Thomas, ne connaissant pas les motifs de ce désaveu, rétorqua altièrement :

« Ce n'est qu'en attendant que notre maison soit prête, à l'érablière. Pas plus tard que l'été prochain, ma petite famille y sera établie », affirma-t-il, heureux de l'occasion que lui fournissait sa grand-mère de faire valoir une maturité dont elle semblait douter.

Victoire avait choisi de vivre avec son mari et les nombreux enfants dont elle rêvait dans le décor féerique du domaine de la rivière aux Glaises, à Yamachiche, là où Georges-Noël avait aussi fait ses débuts. Dans la cabane à sucre agrandie et réaménagée selon les plans qu'elle avait soumis à son fiancé, elle pourrait

avantageusement poursuivre son métier de cordonnière. L'achalandage du moulin où Thomas travaillait comme meunier depuis trois ans ajouterait à une clientèle qu'elle avait mis plus de dix ans à conquérir. Cela dit, elle pouvait se dispenser de faire la lumière sur quelque autre motif de son choix demeuré ou nébuleux ou résolument caché.

Cette volonté de M^lle^ Du Sault cadrait merveilleusement bien avec l'ambition de Thomas de se réapproprier ce domaine qui, avant que Georges-Noël le quittât treize ans plus tôt, avait toujours appartenu aux Dufresne. D'heureux souvenirs d'enfance, un sentiment d'appartenance, un goût du défi, mais combien plus sa passion pour le métier de meunier l'y poussaient. Victoire considérait ce projet comme une occasion exceptionnelle, pour son époux, de se faire valoir auprès de Rémi Du Sault, son père, qui, impatient de voir sa benjamine prendre mari, déplorait qu'elle eût décliné les offres de « mieux établis et de plus en âge que le p'tit gars du voisin ».

Ironie du sort, à moins d'un mois du mariage, Thomas, un tantinet enclin à la témérité, avait dû admettre s'être leurré sur le temps requis pour aménager leur future demeure. « Pourriez-vous nous faire une petite place ? Juste le temps d'offrir à ma douce la maison qu'elle mérite », avait-il alors demandé à son père. Pris au dépourvu, Georges-Noël n'avait trouvé aucune raison avouable de lui refuser cette faveur. Depuis, il vivait dans la crainte que cette cohabitation ne rallumât en lui une passion inassouvie. Il n'était pas loin de soupçonner la présence d'un relent de cet amour derrière le mal qu'il s'était donné à transformer la cuisine d'été en une cordonnerie « digne

du talent de Victoire », comme il l'avait déclaré à Thomas.

Cet homme élégant, aux tempes argentées et à l'allure altière avec ses six pieds et deux pouces avait anticipé avec fébrilité ce moment où, le déjeuner officiel terminé et le gros de la parenté ayant déserté la maison, il introduirait sa bru dans sa nouvelle cordonnerie.

Une luminosité couleur de miel émanait des murs et des plafonds recouverts d'étroites planches de pin blanc. Dans les armoires de bois d'érable, pièces de cuir, accessoires et outils avaient pris place sans attendre que la cordonnière les y rangea. Près de la fenêtre, sur une table massive, reposait une lampe à l'huile finement ciselée. « Je n'en ai jamais vu de pareille ! » s'exclama Victoire, émerveillée, pendant que ses doigts palpaient délicatement le relief des pointes de diamant taillées dans le verre.

Une odeur de bois fraîchement verni attira son attention vers les armoires vitrées d'où elle pouvait apercevoir son matériel de cordonnière.

« Je n'en crois pas mes yeux, dit Victoire en se tournant vers sa mère. Un si bel atelier pour un métier qu'une femme ne devrait pas pratiquer…

– Tu l'as bien mérité », lui fit observer Françoise, invitant son mari à approuver, ne serait-ce que d'un rictus, l'éloge qu'elle venait d'adresser à sa fille.

Rémi y consentit avec une réserve qui ne surprit personne. Ni Victoire ni sa mère n'avaient oublié combien Rémi s'était farouchement opposé à ce que sa fille exerçât un métier jusque-là réservé aux hommes. « Avec l'instruction qu'on t'a payée, ma petite fille, on serait en droit de s'attendre à ce que tu choisisses un

métier honorable, au lieu de passer ta jeunesse le nez dans des savates », lui avait-il dit.

Le regard de Victoire se porta sur Georges-Noël, juste le temps de lui dire, émue :

« Vous n'auriez pas dû… pour si peu de temps… »

Un sourire, un clignement de paupières et un geste de la main lui signifièrent que cette pièce était désormais la sienne.

« Si ça peut contribuer à ton bonheur, j'en serai très heureux », déclara Georges-Noël, pressé de diriger l'attention de tous vers le coffre de cèdre transporté la veille par les Du Sault et sur lequel s'élevait une pyramide de cadeaux.

À travers les exclamations de joie des nouveaux mariés et les chuchotements admiratifs des invités, la voix de Madeleine Dufresne s'imposa de nouveau, acerbe :

« Veux-tu bien me dire qu'est-ce qui t'a pris, Georges-Noël, de tout chambarder ta cuisine d'été pour quelques mois ? On dirait bien plus que c'est pour la vie que tu l'installes ici, ta bru…

– Vous nous avez tellement appris à bien travailler qu'on ne sait plus faire autrement, répliqua-t-il, au grand soulagement de Victoire.

– Ma femme a droit à tout ce qu'il y a de plus beau », s'empressa d'ajouter Thomas.

Georges-Noël lui réserva un sourire complaisant et Madeleine continua de grogner.

De son lit, Ferdinand Dufresne, réfractaire et désinvolte comme peu de garçons de quinze ans se le permettaient, suivait la scène avec délectation. À l'abri des regards, il savourait la liberté d'esquisser tous les sourires narquois qu'il aurait dû réprimer en présence

des invités. « Autant ma grand-mère a le don de semer la bisbille partout où elle passe, autant mon frère est naïf et vantard », se dit-il en entendant Thomas faire étalage de ses projets d'avenir. Et que Victoire, cette femme déterminée, intelligente et avisée l'ait épousé et accepte de vivre sous le même toit que Georges-Noël le renversait.

À l'insu de tout son entourage, Ferdinand avait découvert l'existence de sentiments amoureux entre son père et leur jolie voisine. Ses plus lointains souvenirs remontaient à ce jour où, pour la première fois, il avait été témoin des recommandations de sa grand-mère. Le nez collé à la fenêtre d'où elle observait Victoire et Georges-Noël causant près des écuries, Madeleine avait averti sa bru de se méfier « de cette jeune dévergondée » :

« Tu ne sais pas jusqu'où des filles de son genre peuvent pousser la méchanceté. »

Ce que le garçonnet de trois ans et demi saisissait alors de la méchanceté, il le tenait de son père qui en avait déjà accusé Thomas : « C'est méchant de cacher les jouets de ton jeune frère et de le faire pleurer comme ça », lui avait-il dit avant de l'envoyer réfléchir dans sa chambre. Les méchants, ce sont ceux qui font pleurer les autres, avait conclu Ferdinand. Par la suite, chaque fois qu'il avait surpris sa mère en chagrin, il avait soupçonné Victoire d'en être la cause. D'où sa consternation, quelques années plus tard, de la découvrir en larmes près de la dépouille mortelle de Domitille. Il la gracia donc jusqu'à ce matin où, de la fenêtre du grenier, il la vit embrasser Georges-Noël parti la rejoindre aux abords de la rivière aux Glaises où ils étaient allés puiser de l'eau

de Pâques. Le secret que son père avait gardé de cette rencontre matinale, l'euphorie qui ne l'avait plus quitté de la journée et avec laquelle il s'était préparé à la soirée de danse confirmaient la présence d'une passion amoureuse, au regard du jeune homme alors âgé de onze ans. Ferdinand aurait aimé croire que cet amour n'était né qu'après la mort de sa mère, mais les réflexions incriminantes de Madeleine et les mystérieuses crises de larmes de Domitille resurgissaient dans sa mémoire et jetaient le doute dans son esprit.

Après cette bouleversante découverte, Ferdinand n'avait manqué aucune occasion d'épier les allées et venues de son père et de la fière cordonnière, notant dans leurs gestes retenus, dans l'intonation de leurs voix et dans la furtivité de leurs regards en public ce quelque chose qui trahit un amour secret. Ce matin, à l'aube de ses seize ans, constatant qu'en aucun temps l'idée ne lui était venue de les blâmer, il comprit pourquoi il aurait préféré leur union à celle qu'on venait de célébrer. Ferdinand voyait en Victoire la femme exceptionnellement douée et affranchie qui eût parfaitement convenu à son père. D'où sa propension à qualifier de mariage à rabais ces épousailles avec Thomas Dufresne. L'attirance que Victoire avait soudain éprouvée pour Thomas et leurs ébats passionnés à l'érablière où ils se donnaient rendez-vous n'étaient, croyait-il, qu'un feu de paille. Sinon, qu'est-ce que Thomas pouvait bien offrir que son père ne possédait ? Que Georges-Noël ait été empêché d'épouser la femme qu'il aimait ou qu'il ait refusé de le faire relevait d'une cause qui échappait encore à l'observateur clandestin. Ni la désapprobation de

Madeleine ni le charivari qui menaçait tout veuf qui se remariait ne lui semblaient probants. Georges-Noël n'était pas de la trempe à se laisser intimider par des opinions ou par le vacarme qui se répéterait à chaque nuit, sous sa fenêtre, tant qu'il n'aurait pas versé la somme d'argent requise par ces contestataires éhontés. Et pourtant, Ferdinand demeurait persuadé que son père avait tant aimé cette femme qu'il en était encore épris. Sinon, comment expliquer les sanglots dont Georges-Noël était venu se libérer dans l'écurie après que Thomas eut demandé la main de Victoire ? Pelotonné derrière une botte de foin dans laquelle sa chatte venait de mettre bas, Ferdinand en avait été si bouleversé qu'il s'en était fallu de peu pour qu'il sortît de sa cachette et courût consoler son père. Ainsi, à l'aurore du grand jour venu, Georges-Noël était allé se réfugier au bord du lac Saint-Pierre, prostré sur une pierre comme un homme terrassé. Ferdinand conclut dès lors que la relation à bâtons rompus que son père entretenait avec la veuve Héroux depuis quelques années n'était que pis-aller ou tentative de camouflage.

En dépit de ses attitudes indifférentes et souvent revêches, l'adolescent éprouvait une profonde admiration et une douce compassion pour cet homme dont l'aisance financière et le brio social, en tant que premier maire de sa municipalité, faisaient l'envie de plus d'un concitoyen. Nul autre que Ferdinand Dufresne pouvait soupçonner le déchirement que vivait le dresseur de chevaux à l'allure gaillarde, et la magnanimité dont il faisait preuve en accueillant chez lui l'épouse de Thomas. « Et s'il fallait qu'elle l'aime encore… », pensa-t-il, enclin à le croire. Cette réserve

excessive dans les regards et dans les gestes d'une jeune femme des plus hardies trahissait une indéniable flamme amoureuse.

Bien que charmée par tant d'égards, Victoire apprécia que ce déjeuner marquât la fin de quatre jours de festivités. Il lui tardait de se retrouver seule dans cette maison où jamais elle n'aurait imaginé vivre autrement qu'en épousant Georges-Noël Dufresne. Tout comme lui, elle n'avait pu, devant la proposition de Thomas, invoquer une raison valable d'exiger un autre gîte en attendant que La Chaumière puisse les loger convenablement. À Françoise qui, au fait des tourments amoureux de sa fille, s'était inquiétée de cet arrangement, elle avait répondu, visiblement vexée :

« Je ne suis plus une enfant, maman. J'ai vingt-huit ans. Je dois savoir ce que je fais.

– Je n'en doute pas, Victoire, mais j'aimerais être aussi sûre que tu veux le laisser croire que tu es vraiment libérée de tes sentiments… envers… l'autre.

– C'est une page tournée, maman. Combien de fois faudra-t-il encore que je vous le répète ? »

Cet agacement marquait, aux yeux de Françoise, une appréhension inavouée.

Contrainte d'emménager pour quelques mois chez l'homme qui l'avait fait rêver et vibrer plus que nul autre, Victoire s'était jurée de ne laisser prise à aucun regret, à aucun penchant, puisant dans l'amour que Thomas lui témoignait la source de son bonheur, et, dans le serment publiquement prononcé, la force de demeurer fidèle.

Cet ouvrage composé en Sabon corps 10 a été achevé d'imprimer au Québec
le vingt-huit octobre deux mille dix sur papier Enviro 100 % recyclé
pour le compte des Éditions Typo.

Ce roman raconte l'histoire hors du commun de Victoire Du Sault, première femme à exercer le métier de cordonnière au Québec, et dont l'imagination créative fut à l'origine de la fortune de la célèbre famille Dufresne. Les rives du lac Saint-Pierre, plus particulièrement les villages de Yamachiche et de Pointe-du-Lac, de même que la ville de Trois-Rivières, sont le théâtre de cette grande fresque historique et familiale qui se déroule à la fin du XIX^e^ siècle. Entourée d'une kyrielle de personnages attachants, cette femme audacieuse se retrouve constamment à la croisée des chemins entre son passé, dont un pan doit demeurer secret, son présent marqué par ses élans amoureux, sa soif de maternité, sa passion pour la création de modèles de chaussures et un destin qu'elle tente de maîtriser à travers de nombreuses épreuves déchirantes.

Roman inoubliable, *La cordonnière* est au cœur de la célèbre saga réalisée par une de nos meilleures conteuses.

Pauline Gill est originaire de L'Islet et réside à Longueuil depuis 1973. Après avoir fait carrière dans l'enseignement, elle se consacre à la recherche et à l'écriture depuis 1990. Elle est notamment l'auteure des best-sellers *Les enfants de Duplessis*, la saga de *La cordonnière* ainsi que de *Et pourtant elle chantait*.

Groupe Livre Quebecor Media

ISBN 978-2-89295-306-0